Bibliothèque

des

SCIENCES HUMAINES

Mythe et épopée

★★★

Histoires romaines

par

GEORGES DUMÉZIL

de l'Académie française

nrf

Éditions Gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Bibliothèque
des Sciences humaines

Extrait de la publication

Extrait de la publication

GEORGES DUMÉZIL
de l'Académie française

Mythe et épopée

* * *

Histoires romaines

TROISIÈME ÉDITION
CORRIGÉE

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1973.*
© *Éditions Gallimard, 1978, pour la 2e édition corrigée.*
© *Éditions Gallimard, 1981, pour la 3e édition corrigée.*

Extrait de la publication

INTRODUCTION

Le premier volume de la série *Mythe et épopée* (1968) était réservé à un faisceau de problèmes homogènes. Plusieurs sociétés indo-européennes, les plus utiles au comparatiste, ont conçu et développé de vastes ensembles épiques — épopée littéraire, en vers, dans l'Inde; à Rome, histoire des origines; collection de récits folkloriques, au Caucase, chez les derniers descendants des Scythes — dans les lignes de l'idéologie des trois fonctions qu'elles tenaient de leurs ancêtres communs, et cela indépendamment les unes des autres et selon les formes diverses que cette vivace idéologie avait revêtues dans les sociétés filles après la « dispersion » de la société mère, de quelque manière qu'on imagine cet événement préhistorique. Notre tâche était donc d'observer, séparément aussi, la manière dont avait été faite, dans chaque cas, l'exploitation littéraire d'un système de représentations archaïques de plus en plus éloigné de la pratique et de l'actualité ou, plus précisément, qui ne continuait à commander et à expliquer la réalité sociale, sous une forme bien altérée d'ailleurs, que dans l'Inde, mais qui partout restait compris, utilisable comme cadre de pensée, comme philosophie. Le résultat a été trois essais juxtaposés et, du point de vue comparatif, l'observation de divergences progressives plutôt que l'approfondissement des concordances originelles préalablement reconnues; du moins ce dernier bénéfice n'est-il venu que par surcroît et sur des points de détail.

Les trois problèmes abordés dans le second volume (1971) étaient d'une autre sorte et n'avaient pour lien que le fait que l'Inde y contribuait régulièrement par un épisode, substantiel mais secondaire, de la même grande épopée, le Mahābhārata.

Extrait de la publication

On se proposait de montrer que chacun de ces épisodes, avec le personnage qui en est la vedette, prolonge un ensemble épique que la comparaison avec des épopées, légendes ou romans d'autres peuples indo-européens conduit à considérer comme pré-indien, déjà indo-européen dans deux cas (le premier et le troisième), indo-iranien dans l'autre (le deuxième) : Śiśupāla présente, à la fois avec le Scandinave Starkaðr et le Grec Héraclès, des homologies trop nombreuses et trop cohérentes pour qu'on puisse les interpréter, lui et chacun d'eux, isolément ; la concordance des noms, depuis longtemps reconnue, du héros indien Kāvya Uśanas et de l'Iranien Kavi Usan s'accompagne, dans le type et dans les aventures, de traits non moins concordants qui engagent à reporter l'honneur d'avoir concocté cette matière sur les plus proches ancêtres communs des Indiens et des Iraniens, les « Arya » du début du IIe millénaire av. J.-C. ; enfin le parallélisme des heurs et malheurs des fabuleux rois Yayāti dans l'Inde, Yima en Iran, Eochaid Feidlech en Irlande, l'analogie du premier et du dernier notamment, pères l'un et l'autre de fils sans piété et d'une remarquable fille qui porte l'hydromel dans son nom (Mādhavī, Medb) et qui a des rapports étroits avec l'essence même de la royauté, révèlent une articulation de thèmes et de conceptions qui n'a guère pu se constituer plusieurs fois indépendamment. Le résultat a donc été, en gros, de repérer des épopées dont la matière et partiellement la forme existaient déjà avant les premières ou les dernières migrations préhistoriques.

Le présent volume réunit trois essais d'un autre genre encore : trois études romaines. Dans les trois, certes, l' « héritage indo-européen » est présent, puisqu'ils s'appuient l'un sur la concordance, reconnue en 1952, du « Petit-fils des Eaux » indo-iranien et du « Neveu » irlandais, un autre sur l'Aurore védique, explorée en 1956, le troisième sur le cadre idéologique des trois fonctions dont l'importance chez la plupart des peuples indo-européens a été démontrée depuis longtemps. Mais la nouveauté est ailleurs. Il s'agit d'apporter des données fraîches à de vieux problèmes, ou plutôt à trois questions d'un vieux problème qui en contient beaucoup d'autres, celui-là même que posait déjà la partie romaine de *Mythe et épopée*, I : comment s'est formée l'histoire des quatre premiers siècles de Rome telle qu'elle s'est imposée ensuite aux fondateurs de l'annalistique et, à travers eux, aux écrivains que nous lisons ?

Extrait de la publication

Vieux problème en effet, même pour nos études comparatives : l'importance en est apparue dès les premières esquisses.

Dans sa guerre inaugurale, la République est sauvée par deux héros étranges : au début, l'un, le Borgne, frappe l'ennemi de stupeur; à la fin, l'autre sacrifie son bras droit, devient Manchot, afin d'amener le chef ennemi qui affame Rome par le blocus à croire pour vrai un mensonge salutaire et, par là, de l'incliner à faire la paix; un chapitre de *Mitra-Varuṇa* (1940) a mis en parallèle ce couple de personnages humains, nommés de noms romains bien connus, un Horatius et un Mucius, avec les deux dieux souverains du panthéon scandinave, Óđinn, le magicien borgne, et Týr, patron à la fois de la guerre et du *thing*, qui sacrifie son bras droit afin d'amener le pire ennemi des dieux, le loup Fenrir, à croire pour vrai un mensonge salutaire et, par là, de le décider à se laisser lier. Autrement dit, ce diptyque de personnages et de conduites qui est, en Scandinavie, un morceau de mythologie situé dans les lointains du Grand Temps, se présente à Rome comme un fragment daté de la chronique nationale. Dès ce moment, un soupçon naturel obligeait à élargir le problème : si Horatius le Cyclope et Mucius le Gaucher viennent d' « avant Rome », sortent d'une mythologie perdue comme mythologie et récupérée par l'histoire, qu'y a-t-il d'historique dans l'événement qui les encadre, dans cette guerre de Porsenna riche en épisodes pittoresques, liée elle-même à un autre événement double qui, lui, se prête directement et victorieusement à des contrôles archéologiques et institutionnels : la fin de la domination étrusque, le passage du *regnum* à la *libertas* ?

Au cours des années suivantes, dans le premier et le second *Jupiter Mars Quirinus*, c'est la naissance même de Rome par la guerre, puis par la réconciliation et la fusion de deux groupes ethniques — les compagnons de Romulus, protégé de Jupiter et fils de Mars; leurs voisins, les riches Sabins de Titus Tatius — qui s'est éclairée jusque dans ses péripéties par la légende scandinave racontant la formation de la société divine complète : Óđinn et son peuple, les dieux Ases, magiciens et guerriers, attaquent leurs voisins, les dieux Vanes de Njörđr et de Freyr, opulents et voluptueux; après une guerre aux succès alternés, les deux parties se réconcilient et les principaux Vanes, Njörđr et Freyr notamment, viennent vivre chez les Ases qu'ils enri-

Extrait de la publication

chissent de leurs avantages propres. Si l'on prend garde que, selon une des variantes concurrentes, le dieu romain Quirinus, troisième terme de la triade primitive Jupiter Mars Quirinus, passe pour être entré dans le panthéon romain unitaire à l'occasion de cette heureuse paix, apporté par la composante sabine, et que, de leur côté, les grands Ases, Óðinn et Þórr, forment, avec le Vane Freyr en troisième position, la triade centrale de la mythologie scandinave, on voit du premier regard le sens de cette correspondance : ici encore Rome présente comme des événements humains, nationaux, datés, animés par des Romains aux noms connus, ce que la Scandinavie présente comme des mythes divins. Les triades théologiques fondamentales sont bien présentes de part et d'autre, mais, à Rome, seulement par des interventions extérieures ou des fondations de cultes, tandis que, en Scandinavie, elles fournissent les acteurs mêmes du drame mythique.

A partir de ces deux cas, les premiers qui aient été vus et analysés, d'autres « événements » de la Rome archaïque ont été soumis de proche en proche au même examen sous le même éclairage. En fait, l'enquête n'a jamais été interrompue. Le présent livre en expose les derniers résultats.

*

Comme il faut bien, à toute recherche, un domicile honorable dans la République des Lettres, j'aurai l'audace de solliciter pour celle-ci une place au prytanée des historiens, et des historiens selon la définition la plus traditionnelle : ceux qui s'efforcent par tous les moyens raisonnables d'établir, de dater, d'expliquer des faits, mais qui, lorsqu'ils se rendent compte qu'ils n'en ont pas les moyens, se refusent à en établir, à en dater, à en expliquer. C'est à ce double titre, positif et négatif, qu'elle me paraît mériter ce bel hébergement : certes, les faits qu'elle détermine relèvent de l'histoire des idées plutôt que de l'histoire des événements; elle n'en est pas moins de l'histoire, et en outre elle aide à démasquer de faux événements trop facilement reçus.

Reconnaître que la légende de l'éruption du lac Albain au début de la Canicule appartient à la théologie de Neptune dont la fête ouvre la série des jours caniculaires, et que cette théologie et cette légende rejoignent des conceptions indo-iraniennes et

Extrait de la publication

irlandaises qui les éclairent; comprendre que les rapports de Camille et de Mater Matuta ne se limitent pas à un vœu formulé, exaucé et payé, mais s'expriment dans beaucoup des choses qui sont racontées de Camille; constater que, dans les biographies du même Camille et de Coriolan, l'idéologie des trois fonctions a suggéré aux auteurs près d'une dizaine de « tableaux tripartis » dont chaque terme répond à une intention fonctionnelle immédiatement sensible : n'est-ce pas là rechercher et obtenir des faits aussi importants que le seront, quelques siècles plus tard, le dessein monarchique de César ou le programme restaurateur d'Auguste, habilement décelés par l'interprétation d'actes et de résultats ? Simplement, ce ne sont pas les « plans » de Coriolan, de Camille ou du Sénat qui se découvrent, mais ceux des hommes de lettres qui ont composé ces récits.

Aucun des procédés ici employés n'est pris non plus à une autre pratique que celle des historiens ou de leurs indispensables auxiliaires : l'explication des textes, la détermination de constantes ou de leitmotive, de parallélismes et d'oppositions en série, sont couramment utilisés par les disciplines, philologie, archéologie, épigraphie, qui soutiennent l'histoire. La comparaison même, si elle n'a guère de moyens, en dehors des Tables ombriennes d'Iguvium, de s'exercer sur le domaine italique, est depuis toujours familière aux hellénistes à qui Doriens, Ioniens, Arcadiens et, depuis peu, Achéens, fournissent souvent, dans la religion, les institutions, les légendes, des matières divergentes mais si visiblement apparentées qu'ils ne peuvent pas ne pas essayer d'en préciser les ressemblances et les différences et d'entrevoir les lignes d'évolution qui, à partir d'une origine commune, les ont fait être ce qu'elles sont. Le genre de comparaison que je mets au point depuis une quarantaine d'années n'a pas d'autre fondement. Le niveau d'application est changé, non le type des rapports : Indo-Iraniens, Grecs, Latins, Germains, Celtes, etc., sont, les uns par rapport aux autres et tous ensemble par rapport aux Indo-Européens communs, ce que les Achéens, les Arcadiens, les Ioniens, les Doriens sont entre eux et vis-à-vis des ἀνδρές préhistoriques qui, bande après bande, sont descendus des montagnes ou des steppes du Nord. Comparer Śiśupāla, Starkaḍr, Héraclès et déterminer leur point de départ, sinon leur prototype, commun, c'est faire, à un étage plus ancien, ce que les historiens de la

fable grecque font et refont depuis des siècles avec les Héraclès d'Argos, de Thèbes, de Sparte et d'ailleurs.

Enfin ces recherches consistent pour une grande part à éprouver les sources de notre information, à reconnaître exactement le genre, à mesurer la quantité des enseignements qu'elles donnent : n'est-ce pas là, ne faut-il pas que ce soit là un des premiers soucis des historiens ? Si le débordement du lac Albain et la création d'une rivière éphémère, en punition d'une faute rituelle, à la saison des Neptunalia, apparaît comme la forme romaine d'un mythe dont la forme irlandaise est la naissance de la rivière Boyne, produite par le débordement du puits de Nechtan en punition d'un sacrilège ; si Camille transpose au masculin, devant Faléries, avec le vil pédagogue qu'il expulse de son camp sous les verges et les petits garçons innocents qu'il honore, ce que les dames romaines miment rituellement chaque année à la fête de sa protectrice, la déesse Aurore ; si toute l'histoire du siège du Capitole par les Gaulois tient dans trois scènes clairement distribuées sur les trois fonctions — le prodigieux acte de piété d'un Fabius, le succès de Manlius contre l'escalade nocturne, les derniers pains jetés du haut de la citadelle sur les avant-postes ennemis —, ces « faits », tous révélés ou mis en valeur par la comparaison à divers niveaux, dissuadent, malgré les précisions de noms de lieux et d'hommes, de chercher des événements réels sous les récits considérés et engagent à les restituer à la littérature pure, une littérature elle-même nourrie d'une religion et d'une conception du monde traditionnelles, plus anciennes que Rome.

Il y a cependant peu d'espoir que ma requête soit prise en considération et le pluriel qu'il a bien fallu employer dans le sous-titre n'attendrira pas les portiers de l'histoire. En fait, les études dont ce livre est certainement, quant à moi, un des derniers exemples, se trouvent aujourd'hui dans une position particulièrement inconfortable : prises entre un refus et une annexion.

Beaucoup des historiens qui s'occupent du plus vieux passé de Rome, et des plus en vue, continuent à les condamner sommairement ou, s'ils sont d'un caractère plus doux, à les ignorer, quitte à leur faire des emprunts sagement démarqués. Rien

n'est plus naturel. Les éléments nouveaux d'appréciation qu'elles apportent, ces « faits comparatifs » qu'elles introduisent dans le jeu, dérangent des conventions tacites, ébranlent ou détruisent des constructions respectées. Elles sont d'autant moins bien accueillies qu'elles aboutissent très souvent à mettre en relief des ensembles, significatifs en tant qu'ensembles, dont on s'était habitué à ne retenir, pour les traiter séparément, que des éléments disloqués. Il en est ainsi, je viens de le rappeler, du sacrifice célébré par C. Fabius Dorsuo derrière les lignes ennemies pendant le siège du Capitole : cet acte de piété n'est, dans une triade trifonctionnelle, qu'un premier terme homogène aux deux autres, articulé aux deux autres, à savoir les Gaulois culbutés par Manlius et les pains ostentatoirement gaspillés; et pourtant quelles conséquences « historiques » n'a-t-on pas voulu tirer de cette anecdote détachée de son contexte! Il en est de même de la série des rois : on dit couramment de nos jours que, si Romulus appartient à la légende, en revanche ce qui est raconté de son successeur Numa et des rois qui vinrent ensuite offre des garanties d'authenticité; ce faisant, on néglige d'une part le fait massif que les caractères et les biographies de Romulus et de Numa sont construites de manière à former, sur tous les points, une antithèse, et d'autre part le fait, sur lequel les Romains eux-mêmes ont pourtant insisté, que les quatre rois préétrusques sont censés avoir apporté chacun à la Ville qui venait de naître un des organes ou couple d'organes, fonctionnels, nécessaires à son bel avenir, les deux fondateurs, Romulus et Numa, lui donnant l'un les auspices et l'État, l'autre *sacra* et *leges ;* puis Tullus Hostilius lui imposant la science, le goût et la pratique des armes; Ancus Marcius enfin lui ouvrant les voies de toutes les abondances. Il en est de même de Coclès et de Scaevola qui, même si l'on n'a pas recours aux considérations comparatives, forment un diptyque évidemment intentionnel de sauveurs mutilés et, par conséquent, requièrent des interprétations homologues...

Bien qu'il soit d'ordinaire reçu sans aménité, il n'y a rien de révolutionnaire dans ce rappel de la primauté des ensembles sur leurs constituants et de l'urgence qu'il y a, dans l'appréciation des détails, à tenir compte des intentions qui les organisent. S'il a fait figure de nouveauté, il y a une trentaine d'années, c'est simplement parce que, mésusant d'une des règles de Descartes, beaucoup d'historiens divisaient alors volontiers les problèmes

Extrait de la publication

en autant de parcelles qu'il fallait pour ne plus les voir. On a donc dû déclarer avec quelque énergie que Mars par exemple, que Tullus Hostilius ne se comprennent que définis l'un par ses rapports avec Jupiter et avec Quirinus, ses associés dans la plus ancienne triade, le second par la place qu'il occupe, porteur de sa vocation propre, dans l'œuvre progressive des règnes préétrusques; bref qu'ils font partie chacun d'une *structure* qui les oriente et les limite. Malgré quelques récentes publications, il semble, d'après certains signes, que cette remarque, qui n'est que de bon sens, a déjà fait du chemin.

Mais, du même coup, elle a engagé ces études dans un autre débat où elles n'ont que faire.

Depuis quelques années, le mot « structure » est devenu ambigu. Tout en gardant sa valeur précise, ancienne — lorsqu'il est question, par exemple, de la structure d'une démonstration, d'un roman, d'un État —, il a pris un emploi technique beaucoup plus ambitieux dans un système philosophique aujourd'hui fort en vogue, auquel il a même donné son nom. Il en résulte de la confusion. On range volontiers mon travail — et c'est, suivant les auteurs, un éloge ou un blâme — parmi les manifestations ou, étant donné les dates, parmi les prodromes du structuralisme. Il arrive même que de jeunes structuralistes s'impatientent de ma lenteur ou de mon incapacité à suivre les progrès de la doctrine et des techniques interprétatives qu'elle inspire et m'enseignent, exemples à l'appui, le parti que des esprits plus agiles ou plus orthodoxes peuvent déjà tirer de mes dossiers. Je tiens à mettre un terme à ces bienveillances sans objet : je ne suis pas, je n'ai pas à être, ou à n'être pas, structuraliste. Mon effort n'est pas d'un philosophe, il se veut d'un historien, d'un historien de la plus vieille histoire et de la frange d'ultra-histoire qu'on peut raisonnablement essayer d'atteindre, c'est-à-dire qu'il se borne à observer les données primaires sur des domaines que l'on sait génétiquement apparentés, puis, par la comparaison de certaines de ces données primaires, à remonter aux données secondes que sont leurs prototypes communs, et cela sans idée préconçue au départ, sans espérance, à l'arrivée, de résultats universellement valables. Ce que je vois quelquefois appelé « la théorie dumézilienne », consiste en tout et pour tout à rappeler qu'il a existé, à un certain moment, des Indo-Européens et à penser, dans le sillage des linguistes, que la comparaison

Extrait de la publication

des plus vieilles traditions des peuples qui sont au moins partiellement leurs héritiers doit permettre d'entrevoir les grandes lignes de leur idéologie. A partir de là, tout est observation. Je ne connais de « structures » théologiques, mythologiques, institutionnelles, etc. — qu'il s'agisse des trois fonctions, des saisons, des feux, des eaux — que celles qui sont inscrites dans les documents indiens, iraniens, romains, irlandais, etc., et, pour les temps qui précèdent ces documents, que celles qui résultent de leur comparaison. Aucune n'est imposée *a priori* ni par extrapolation et quand, alerté par quelque ressemblance, j'ouvre un chantier comparatif, je ne sais pas d'avance ce que j'y trouverai.

Bien entendu, quiconque consacre sa vie à étudier, de quelque point de vue que ce soit, les produits de l'esprit humain, se justifie à ses propres yeux par une sorte de foi : il croit qu'il contribue à préparer le jour où les mécanismes de cet esprit deviendront la matière d'une science. Mais il doit savoir aussi qu'un tel jour n'est pas en vue. Or notre époque, ivre de vitesse, pressée de conclure, paraît oublier cette réserve. A l'inverse de ce qui s'est passé à la Renaissance, quand le progrès accéléré de la philologie a tourné la tête des nouveaux Aristotes et fait foisonner les « systèmes de la Nature », synthèses *a priori* auxquelles devaient mettre fin, beaucoup plus tard, quelques humbles observations sur la pesanteur, ce sont aujourd'hui les sciences humaines qui, grisées par l'avance prodigieuse des mathématiques et des sciences de la matière, s'abandonnent au rêve de sonder, de toucher, en une génération, le fond de leurs problèmes. L'essence, sinon l'origine, du langage se dévoile dans une résurrection frénétique de la grammaire générale. A partir de quelques collections exotiques, très abondantes, mais uniformes et sans épaisseur de temps, la pensée mythique livre ses secrets, très simples, de fabrication, de prolifération, de transformation, de dégradation, qu'il n'y a plus qu'à vérifier, de gré ou de force, à travers l'univers. Dans la Grèce même, on atteint en quelques analyses des modèles pour l'origine desquels on n'hésite plus qu'entre deux possibilités : héritage indélébile des temps paléolithiques, production stéréotypée des neurones d'hominiens supérieurs. Tout cela est excitant, certes, et, quand les illusions seront tombées, sans doute en restera-t-il des lumières limitées, mais pénétrantes, qui auront leur rôle dans

une exploration à la fois plus sobre et plus complète de la réalité. On comprend que de jeunes enthousiasmes acceptent le risque de l'entreprise et l'on suit leur aventure avec sympathie — aussi longtemps du moins qu'ils ne mélangent pas les genres et que, oubliant comment Nicolas Marr, père de la théorie des « diffudoïdes », avait réussi à bloquer pour dix ans la linguistique soviétique en qualifiant de « bourgeoise » celle de Karl Brugmann et d'Antoine Meillet, ils ne collent pas sur les recherches qui se veulent plus pondérées l'étiquette vaine et maligne de « philologie bourgeoise ».

Alourdi peut-être par l'expérience, je me satisferai ici de contribuer à la future science de l'esprit, ou si l'on préfère, du cerveau, en dégageant des faits dont l'inventaire peut sembler déjà considérable, mais qui ne sont assurément qu'une infime partie de ce qu'il faut découvrir, classer et méditer. Pratiquement, pour que la distinction soit nette entre deux démarches hétérogènes, les mots « structure », « structural », n'apparaîtront plus dans le présent travail, ni dans les suivants, s'il m'est donné de continuer; seuls subsisteront le verbe « structurer » et son utile participe, qui ont été négligés dans les transfigurations lexicales de notre temps. Cette évacuation n'est, bien entendu, qu'une précaution, non un jugement.

Onze chapitres de ce livre ont été préparés dans dix séminaires sur la religion romaine tenus à l'Université de Californie, Los Angeles, en janvier, février et mars 1971. J'exprime ma vive reconnaissance à mes collègues Jaan Puhvel, Wayland D. Hand et Philip Levine qui m'ont ménagé cette occasion de discuter des idées toutes fraîches avec de jeunes interlocuteurs actifs, critiques et bienveillants. Le professeur Jaan Puhvel, fondateur de la section d'études indo-européennes de l'U.C.L.A., et le professeur C. Scott Littleton, de l'Occidental College, qui, en 1966, avait courageusement présenté à ses compatriotes « the new comparative mythology », m'ont fait l'amitié de participer à ces réunions et je leur dois beaucoup.

Une partie du dernier chapitre a été proposée dans un colloque d'études indo-européennes organisé, à l'occasion de mon séjour à Los Angeles, par le Département de Religion de l'Université de Californie, Santa Barbara, sous la direction des professeurs Walter H. Capps et Gerald J. Larson.

Un résumé de la première partie a été présenté à l'Université

Extrait de la publication

d'Oxford, en novembre 1971, comme O'Donnell Lecture, sur l'aimable invitation du professeur I. Ll. Foster. Plusieurs points de la troisième ont été précisés dans des séminaires tenus à l'Université de Liège, au titre de la Fondation Francqui, pendant le trimestre d'automne, 1972.

Trois appendices ont été joints. Les deux premiers concernent Mater Matuta, support de la deuxième partie. Le dernier est un utile exemple des discussions auxquelles a donné lieu l'exploration, que prolonge ici la troisième partie, de l'idéologie trifonctionnelle des Indo-Européens. Je dois au regretté Myles Dillon, à mes amis Marcel Renard et Georges Redard d'avoir pu utiliser de larges extraits d'articles que j'avais publiés dans leurs revues et collections, *Celtica*, *Latomus*, *Kratylos*.

Georges Dumézil.

Les titres de livres et de revues sont cités sans abréviation, sauf *RRA* = La religion romaine archaïque, 1966 (seconde édition remaniée, sous presse).

Les citations sont faites, pour chaque langue, dans l'orthographe ou la transcription usuelle.

La longueur des voyelles est marquée en irlandais (mais plusieurs textes n'ont pas cette marque) et en vieux-scandinave par l'accent aigu, partout ailleurs par un trait; *ə* est la voyelle « chva ».

Partout où ils se rencontrent, *š ž č ǰ* valent en français « ch j tch dj »; *x ǧ* sont partout l'ach-Laut allemand et la sonore correspondante; en avestique θ δ, en vieux-scandinave *þ đ* valent « th » sourd et sonore de l'anglais.

En sanscrit, *ṛ* est « r » voyelle; *ṃ* nasalise la voyelle précédente; *c j* = fr. « tch dj »; *ṅ ñ* sont les formes prises pour *n* devant *k* et *g* et devant *c* et *j*; *ś* et *ṣ* sont deux variétés de chuintantes sourdes (cf. fr. « ch »); *ṭ ḍ ṇ* sont des cacuminales; *ḥ* est un souffle sourd substitué à *s* en certaines positions; *th*, *dh*, etc. sont des occlusives aspirées.

En avestique, *ą* = *a* nasalisé; *ṯ* est une variété de *t*.

En vieux-scandinave, *y* = allemand « ü », *j* est la semi-voyelle de *i*.

En vieil-irlandais, *h* spirantise l'occlusive précédente; *ṡ* ou *sh* est à peu près « ch »; les mots irlandais, d'orthographe inconstante, sont écrits comme ils le sont dans la publication d'où ils sont tirés.

TROISIÈME PARTIE

LE CADRE DES TROIS FONCTIONS

CHAPITRE PREMIER. — Les trois fonctions dans l'histoire romaine. 203

1. *D'une triade divine à l'autre.* 203
2. *Quirinus.* 206
3. *L'idéologie des trois fonctions dans l'histoire royale.* 211
4. *L'idéologie des trois fonctions dans l'histoire du cinquième et du quatrième siècle.* 214

CHAPITRE II. — La geste de Camille. 216

1. *Le siège du Capitole.* 216
2. *Rome divisée.* 222
3. *Les fautes des Romains.* 228
4. *Les griefs contre Camille.* 231
5. *Quatre utilisations du cadre des trois fonctions.* 235

CHAPITRE III. — La geste de Coriolan. 239

1. *Coriolan et Camille.* 239
2. *Les chefs d'accusation contre Coriolan.* 242
3. *Les ambassades.* 248
4. *Coriolan et la deuxième fonction.* 253
5. *Fortuna.* 258
6. *Coriolan, sa mère et la troisième fonction.* 261

CHAPITRE IV. — La geste de Publicola. 263

1. *Les services paradoxaux.* 264
2. *Coclès, Scaevola, Clélie.* 267
3. *Les sauveurs mutilés.* 268
4. *Le manchot.* 271
5. *Le borgne.* 274
6. *La main voilée et l'œil effacé.* 276
7. *La première et la deuxième fonction.* 281
8. *Les deux ravitailleurs de Rome.* 283
9. *Clélie.* 286
10. *De Vindicius à Porsenna.* 289

Conclusion. 293

APPENDICES

APPENDICE I. — Mater Matuta. 305

1. *Les deux rites des Matralia, textes.* 306
2. *Les enfants des sœurs.* 308
3. *L'expulsion de l'esclave-intruse.* 312
4. *Mater Matuta, déesse de l'aurore.* 315
5. *Signification des Matralia.* 319
6. *L'Aurore védique.* 322
7. *L'Aurore maternelle.* 327

Extrait de la publication

APPENDICE II. — Matralia, N ou NP. 331

1. *Qualités des jours.* 333
2. *Jours* fasti *et jours* nefasti. 333
3. *Jours* festi *et jours* nefasti. 334
4. *Jours N et jours NP.* 336

APPENDICE III. — L'idéologie trifonctionnelle des Indo-Européens et la Bible. 338

1. *Le problème.* 342
2. *Les qualifications de Dieu.* 344
3. *Les douze tribus d'Israël.* 345
4. *L'histoire des Juges.* 347
5. *Les derniers Juges, Eli et Samuel ; les premiers rois, Saul et David.* 348
6. *Salomon.* 349
7. *Formules trifonctionnelles.* 353
8. *Les huit peuples châtiés.* 358
9. For the Snark was a Boojum, you see. 359

NOTES DE 1978 363

Extrait de la publication